

Inspiration sauvage

Maxime Jolivel

Inspiration sauvage

Côte-Nord

Robert Laffont

QUÉBEC

Révision linguistique: Hélène Bard et Benoit Martel
Correction d'épreuves: Hélène Barraud
Mise en pages: Édiscript enr.
Réalisation de la couverture: Luc Gervais
Photo de la couverture: Étienne Proult
Photo de l'auteur: Lucas Reitz

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2023
ISBN 978-2-924910-29-0

Table des matières

Avant-propos.....	11
Le printemps. La vallée des merveilles, errance et renouveau.....	25
L'été. Le lac des Bois, la grande nature sauvage	59
L'automne. Le marais et le lac salé, contemplation et déflagration	91
L'hiver. La cabane des glaces, insouciance et réflexion.....	123

À mes parents.

Avant-propos

J'avais quitté ma Bretagne natale, celle des vaches, des bocages et des pousse-café, pour découvrir la grandeur de l'espace sans barbelé.

On m'avait gracieusement fait comprendre que je ne méritais pas de bourse doctorale dans le système académique français. En quête d'un but autant universitaire que spirituel, j'avais décidé de partir quelque part. M'inventer des objectifs pour éviter d'être soumis à ceux qui en ont des tonnes. J'avais choisi le Québec, ce rêve bien français. C'était le seul endroit où l'on voulait bien de moi.

Je suis arrivé au Québec en 2007 sur un vol Paris-Umiujaq. Pour quelqu'un qui n'avait jamais quitté ou presque son vieux socle armoricain dérasé, le choc fut intense, jouissif. Enfantin. Pendant plusieurs jours, nous avons arpenté les revers de cuestas basaltiques des rives de la baie d'Hudson, avec comme unique préoccupation la recherche de quelques coquillages fossilisés sur des plages enguirlandées aux reliefs. J'ignorais jusqu'à présent que le regard pouvait se porter si loin à l'horizon,

sans y croiser quelques formes géométriques contre nature. Dans ce territoire sans béton, seul le littoral était fréquentable; l'intérieur des terres restait inaccessible au commun des sans-machines.

Je m'étais installé à Québec. En tant que géographe, j'étudiais l'impact des changements climatiques sur le dégel du pergélisol. Le tout sans arrogance ni mépris. Sacré programme. Mon terrain de recherche – je m'y rendais tous les ans – était la côte est de la baie d'Hudson. Là, la géologie n'avait rien à envier à celle des adorateurs de Pi. Elle y avait tracé un arc de cercle d'une perfection si pure qu'il avait fallu le regarder du ciel pour pouvoir le représenter dans son absolu. Dans l'ombre des cuestras géantes de Nastapoka, comme le trou d'un compas qu'on aurait planté au centre de ce quart de cercle de 600 kilomètres, un petit village inuit d'à peine 500 âmes. Umiujaq fut mon premier contact en terre nord-américaine.

La ville était mon terrier. Mes séjours nordiques, mes escapades solitaires dans la forêt boréale et ma rencontre avec le fleuve Saint-Laurent finirent par officialiser ma lune de miel. D'une vieille Europe dévastée, avachie sur les cadavres de son histoire paysagère, je découvrais la joie de l'inconnu, du sauvage. Le sentiment primaire qu'on pense, en bon Breton des champs bardés d'électricité, effacé de notre code génétique: le sentiment de n'être qu'un animal dans une nature indomptée et indomptable.

Et puis... Et puis, comme toute histoire d'amour, avec le temps, celle que je vivais avec le Québec s'est enrayée.

La plupart du temps, j'étais enfermé dans une ville nord-américaine, Québec, dans un pays où les tomates sont mûres toute l'année. Sans cesse, je cherchais ma ligne de fuite, me cognant invariablement aux murs de la laideur urbaine, ces crassiers de mauvais augure.

Petit à petit, j'ai gagné mon droit à la critique.

Ici, en Amérique du Nord, on a voulu rattraper le temps. Les gens se sont bousculés et entassés contre les rambardes de la consommation, jusqu'à les faire ployer sous le poids de leur carte de crédit. On a construit à la hâte des villes-banlieues, des rues résidentielles plus larges que des autoroutes. On a tracé des lignes d'une droiture qui méprise la nature, découpant les paysages tel un automate sur une chaîne de production. Toujours les mêmes motifs. On a même réussi à faire croire à la classe moyenne que le fait de posséder une piscine dans son jardin n'était plus un choix, mais une nécessité, afin de profiter confortablement des deux mois de chaleur estivale*. Le paysage et le climat ne sont plus des obstacles au progrès. La consommation de masse est prétexte à l'annihilation de toute forme

* Le Québec est la région en Amérique du Nord où le ratio de piscines résidentielles par habitant est le plus élevé. Éric-Pierre Champagne, «Le Québec paradis des piscines. [Actualités]», *La Presse+*, 30 juillet 2015, écran 8.

de subtilité. Peu importe les aberrations, on n'est plus à ça près.

La vallée de la Vilaine, son halage et ses vieux manoirs me manquaient parfois. Je cherchais la campagne, ce concept bien franchouillard qui implique une emprise historique de l'espace. Pour en faire un territoire. Une ruralité. Oui, on peut dire que la campagne existe aussi au Québec, dans les basses terres du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, sur la Côte-du-Sud, entre Lévis et Matane, en Abitibi et autour du lac Saint-Jean. Mais elle est jeune. Désordonnée. Deux cents ans maximum. Elle ne s'embarrasse pas du complexe de remembrement, n'en a que faire des bocages vendéens. Ici, un champ a été gagné à la force des bras des colons sur les forêts denses, et aux dépens de territoires autochtones ancestraux. En marge des espaces sauvages, j'avais découvert les fondations du rêve américain. La perversité d'une course à l'individualisme, qui s'impose de lui-même, au fil des années, fatalement. Y échapper, c'est s'y résigner : on se construit une bulle sociale, on y décore les murs de ses souvenirs et on ignore le reste. Basta.

Leur individualisme est devenu mon stoïcisme. Je fuyais la ville pour fabriquer et consommer ma propre liberté. Jouir de l'instant présent, sans rien attendre de demain. Ni d'hier. Ni de personne d'ailleurs. Contempler le naturel, s'en contenter et s'en émerveiller. Ce dont des millions de Français rêvaient, confinés dans leur cadastre, je l'ai trouvé

sur la Côte-Nord. À mon échelle. Ma nouvelle ligne de fuite.

La région de la Côte-Nord, grande comme une moitié de France, court sur la rive nord du golfe du Saint-Laurent, de Tadoussac à Blanc-Sablon, sur un bon millier de kilomètres. Ses terres s'enfoncent profondément vers le nord jusqu'à la frontière invisible, indicible avec le Labrador. Bien que largement exploitées par les industries forestière et hydroélectrique, ces contrées restent auréolées de mystère et de sauvagerie, à l'abri du regard des hommes. Rendons-leur grâce: si ce n'étaient les chemins tracés par ces compagnies qui découpent pour quelques décennies l'étendue résineuse, il serait difficile ou, du moins, fort aventureux de s'y engouffrer.

La Côte-Nord, c'est surtout, dans la représentation collective, un littoral brut forgé dans le granite et le gneiss, des rivières intrépides gonflées de secrets minéraux, des baies enchâssées dans des failles creusées par les glaciers disparus, flanquées d'épinettes et de villages de bout du monde. Le tout, au rythme d'une topographie mesurée, résultat d'une usure géologique abandonnée par sa tectonique depuis quelques centaines de millions d'années.

Si vous voulez du sensationnel, rendez-vous 5000 kilomètres à l'ouest: les Rocheuses, le Pacifique, les îles de Vancouver. Ici, les paysages se complaisent dans leurs rondeurs discrètes.

La première fois que j'ai rencontré la Côte-Nord, c'était en 2009. Déjà, je cherchais à fuir la médiocrité urbaine. La société debordienne* qui cultive son spectacle de marionnettes quotidien. On fuit d'abord, on profite ensuite.

J'accompagnais une amie, confidente des baleines et des gammars, qui travaillait pour la saison estivale à l'École de la mer des Bergeronnes. Julie me fit découvrir les environs : la Pointe-à-John, le Cap-de-Bon-Désir, la rivière des Grandes-Bergeronnes, Tadoussac. J'étais autant séduit par la beauté des paysages que par celle qui ne fléchissait jamais, fichée dans le creux de ses deux prunelles. Je découvris à quel point la profondeur d'un paysage et la plénitude d'un fleuve devenu mer pouvaient rendre heureux. Nous passions quelques jours merveilleux. J'apprenais les arbres et les animaux. Julie me transmettait sa passion de la mer et celle de s'abreuver du temps qui passe, comme d'une bière fraîche gorgée de saveur florale. Le soir, sur la plage, elle m'apprenait à différencier les tisons qui s'envolent sous la bise du nordet des lucioles qui virevoltent dans leur danse nuptiale.

Sur la Côte-Nord qui se contente d'être, mon rapport au temps était bouleversé.

Depuis, je suis revenu à maintes reprises. Parfois seul, souvent accompagné. Nombre de fois, je me suis perdu l'esprit en me perdant le corps.

* Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996, 208 p.

J'étais comme un animal qu'on tente d'apprivoiser ; chacune de mes visites était une raison de m'approcher toujours un peu plus de l'essence boréale, cet animal farouche.

Rapidement, j'ai senti le besoin de partager ces moments. Au début des années 2010, j'ai rencontré deux Européens aussi frustrés du monde urbain que je l'étais : Stéphane, le Suisse rocaillieux du lac Léman, et Valentin, le baroudeur des garennes sarthoises. Ces deux-là débarquaient tout juste du continent d'en face et poursuivaient, comme moi, leurs études supérieures au Centre d'études nordiques de l'Université Laval. J'étais, à cette époque, un rebelle incompris qui taguait son mal-être invisible sur le pied des lampadaires le soir, sous les flocons qui coulaient d'un ciel déprimé. Je broyais constamment du noir et me réfugiais dans mes lectures et mes écritures pour fuir ce monde *made in USA* qui m'avait avalé en quelques années à peine. Dans mon monde urbain, que je quittais rarement, tout était laid et grave. Avec Stéphane et Valentin, j'ai réappris à m'échapper de la solitude, à accepter la normalité, à partager mon temps et mes humeurs. Valentin avait une voiture, objet que je maudissais à longueur de journée dans les rues de Québec. C'était ça, pour moi, accepter la normalité. Ces gars-là me sortaient de la ville et de ma zone d'inconfort.

Ensemble, nous avons écumé la Côte-Nord, de Tadoussac à Baie-Comeau. Nous avons bivouaqué

sur les plages du Saint-Laurent et des lacs de l'intérieur, canoté sur les rivières glacées au printemps, passé des semaines entières à tenter de leurrer les truites de mer, bercés par la danse des aurores boréales, autour de feux qui n'en finissaient plus de cracher notre excitation printanière. Au fil des années et de nos aventures, nous sommes devenus une véritable fratrie, et la Côte-Nord, le décor et le soutènement de notre existence extra-urbaine.

Nous y avons croisé des personnages authentiques, et tissé des liens incongrus. Parmi eux, le plus marquant restera Réjean. Cet ancien pompiste aux Escoumins est un vieux monsieur que nous avons rencontré en 2012, dans une situation un peu embarrassante. À l'époque, alors que nous pensions être en territoire public, nous avions en fait installé notre campement sur des terres privées dont il était le surveillant. Une clairière enchantée au creux d'une vallée délaissée. Lorsqu'il nous rencontra, urbains et étrangers que nous étions de surcroît, les premiers échanges furent assez tendus. D'emblée, il nous ordonna de quitter les lieux. Ensuite, il laissa entrevoir une forme de curiosité : «Ça a-tu mordu?» Et ça se poursuivit dans un monologue sans fin... Il aura suffi que Valentin fasse subtilement bifurquer la discussion naissante vers la pêche et les animaux qui arpentent ses terres.

C'était au mois de juin. Il pleuvait et les moustiques étaient surexcités. L'homme bourru, au visage taillé par le froid des hivers sans fin, semblait

totallement imperméable à la pluie. Les moustiques se cassaient littéralement le dard en tentant de transpercer une peau aussi dure que le granite alentour. Petit à petit, la carapace se fissura, les yeux devinrent francs et malicieux. Quelques semblants de sourire s'amorcèrent. Ce jour-là, nous l'avons écouté pendant deux heures nous raconter l'histoire de ce territoire, de « son » territoire : les deux ours, un gros mâle et un jeune d'un an et demi qui, bien que fort discrets, se dévoilent parfois à marée basse à la recherche de fruits de mer ; la jeune femelle orignal qui traverse souvent le marais à la brunante à la recherche de son veau qu'une meute de loups a prélevé pour nourrir les siens quelques semaines auparavant ; le lynx solitaire, trahi par ses empreintes dans la neige, dans la forêt du plateau qui surplombe la plage... Nous buvions littéralement ses paroles. Nous fûmes instantanément subjugués par le charme de cet homme qui représentait, à nos yeux, l'archétype du coureur des bois. Celui qui connaît chaque habitant, chaque relief, qui connaît chaque ruisseau pour les avoir parcourus des centaines de fois. Un témoin, une sentinelle qui voit de ses yeux la nature évoluer et s'adapter, quand elle le peut, aux changements climatiques et à la pression démographique.

Finalement, ce jour-là et comme bien d'autres qui suivront, sans prévenir, Réjean finit par repartir aussi soudainement qu'il était arrivé, se contentant d'un laconique : « On ne s'est pas vus. » Notre

laissez-passer pour la vallée des merveilles. La Côte-Nord commençait à nous accepter.

Depuis, Valentin entretient une belle relation d'amitié avec Réjean. Il y a quelques années, ils ont même passé deux semaines en forêt pour traquer l'original, cette bête lumineuse*. Quant à moi, je suis toujours heureux de le croiser et d'échanger sur la date de la débâcle printanière, celle de l'arrivée des truites de mer, ou de discuter de l'humeur des ours noirs... les affaires courantes en territoire nord-côtier en somme.

Quand je raconte mes pérégrinations géographiques à mes amis ou à ma famille du Vieux Continent, trois qualificatifs reviennent le plus souvent: fou, aventurier, ermite. La folie sonne comme un compliment. Pour le reste, ces adjectifs ne font que démontrer l'abîme qui sépare la vision du sauvage du Français de celle de l'Américain du Nord qui frappe à la porte.

Dans mes premières années au Québec, je me suis nourri des lectures des philosophes naturalistes américains du XIX^e siècle. Ils y décrivent un concept que je pouvais enfin, grâce à la Côte-Nord, voir de mes propres yeux et ressentir de mes propres frissons: le *Wilderness*.

Preuve encore une fois du gouffre sémantique et culturel qui sépare l'Amérique de l'Europe occidentale, *Wilderness* fut traduit par « naturalité »

* Pierre Perrault (réalisateur), *La bête lumineuse* [enregistrement vidéo], 1982, 128 min.

chez certains géographes français. Alors que, dans le terme anglais, on s'est contenté de donner un nom aux espaces « sauvages » (*wild*), en français on a choisi le qualificatif banal, pour ne pas dire banal, « naturel », qui peut aussi bien désigner une forêt tropicale qu'un parc urbain en plein Paris (un « coin de nature »), auquel on a accolé le suffixe « -ité », ajoutant une couche d'abstraction à un concept que personne ne comprend.

Non, le *Wilderness*, c'est plutôt cette grande nature sauvage dont la terre et la vie qui en dépendent ne sont que peu ou pas entravées par l'homme, ce dernier n'étant de fait qu'un visiteur de passage*. Les compagnies forestières ne furent, en fin de compte, que des visiteuses de passage. Dans l'arrière-pays de la Côte-Nord, les hommes s'aventurent rarement et n'ont, en définitive, que peu d'impact sur la faune et la flore. Certes, on y chasse l'orignal et des chemins y sont tracés par les compagnies forestières. Mais, lorsque ces dernières sont reparties, les poches emplies de forêt primaire, la vie reprend tranquillement ses droits. Ne nous voilons pas la face pour autant : l'immensité des territoires est seule garante de la survie de la faune nordique. Tout n'est que question d'échelle spatiotemporelle.

Ici, c'est la forêt boréale ; plus au sud, en Nouvelle-Angleterre, c'est la forêt tempérée mixte.

* « Wilderness Act (3 septembre 1964) », Loi publique 88-577, *Code des États-Unis*, 16, 1131-1136.

Plus au nord, c'est la taïga, puis la toundra. Autant de biomes qui ont préservé, dans une plus ou moins large proportion, le souvenir d'une Amérique sauvage, immense et mystérieuse.

Les Thoreau, Muir, Emerson, Burroughs et leurs disciples* ont fait de ces espaces leur terreau de réflexion, réfutant le concept d'éternel face à l'incommensurable désir de conquête de l'homme. Ils me fascinent à cet égard. La connaissance et la description de ces espaces, leur démystification, leur impact sur la conscience humaine ont participé à faire naître le sentiment d'une nécessité de les préserver. Ils sont les instigateurs d'une mélancolie des temps que je n'ai pas connus.

Il y a quelques années, alors que je travaillais pour quelque temps à Bordeaux, embastillé des lourdeurs administratives qui m'étouffaient, jaloussant les grues migratrices, je me suis confié à un ami, Zack, un Helvéto-Tunisien émigré à Sept-Îles sur la Côte-Nord ; je lui ai dit que je manquais d'espace sur ma côte Atlantique endiguée et plantée de pins napoléoniens. Il m'a proposé sa propre définition du concept de *grande nature sauvage* québécoise, ces espaces où « seules les épinettes font obstacle à la découverte ». De la poésie de sous-bois. Brute et véritable.

Durant mes pérégrinations nord-côtières, j'ai pris l'habitude de ne jamais quitter mon carnet. J'y

* Aldo Leopold, Rachel Carson, Loren Eiseley, Gary Snyder, Wendell Berry...

retranscrits les émotions que me procure la vision d'un cap de roche saluant le soleil couchant, d'une tourbière prisonnière d'un plateau enclavé, d'une volée d'eiders sur le Saint-Laurent silencieux. J'y dépose aussi les aberrations quotidiennes, mes malaises sociaux, ou mes déboires sentimentaux. L'écriture est la preuve de mes souvenirs, ma zone tampon vers la raison.

À ce propos, pendant mes études de doctorat, mon écriture prolifique et descriptive m'a régulièrement valu le titre ironique de *géopoète*. Sorte d'usurpateur d'identité scientifique, en somme. Moi, ça m'a toujours plu, au contraire de mes collègues scientifiques pour qui la poésie est un art désuet, foncièrement incompatible avec la quête d'une vérité qui n'a pourtant de cesse de changer au fur et à mesure de nouvelles découvertes. En sciences, les phrases doivent être courtes, concises, précises. Sujet, verbe, complément. En anglais, évidemment. Aucun style, aucune âme ne doit transpercer la carapace du conformisme scientifique. C'est l'une des raisons qui m'ont fait quitter le navire. En y repensant... le simple néologisme *géopoésie* inspire au voyage. Le mariage de la terre et de l'inspiration lyrique. Quelle belle union !

Ce recueil de quatre histoires pour quatre courtes escapades imageant les quatre saisons sur la Haute-Côte-Nord, c'est mon carnet de route de la 138, c'est ma *géopoésie* du Saint-Laurent et de la nature sauvage.

J'y raconte quelques-unes de nos aventures ordinaires dans un Québec sauvage, parfois hostile, suffisamment loin des hommes pour les oublier. Un Québec qui cache une foule d'histoires à partager, pour qui se donne la peine de les (faire) vivre.